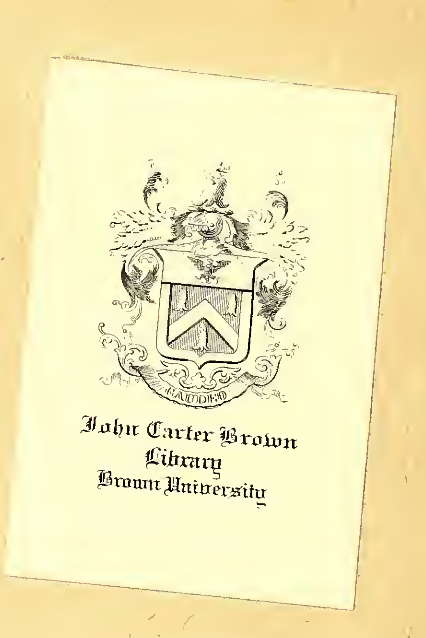
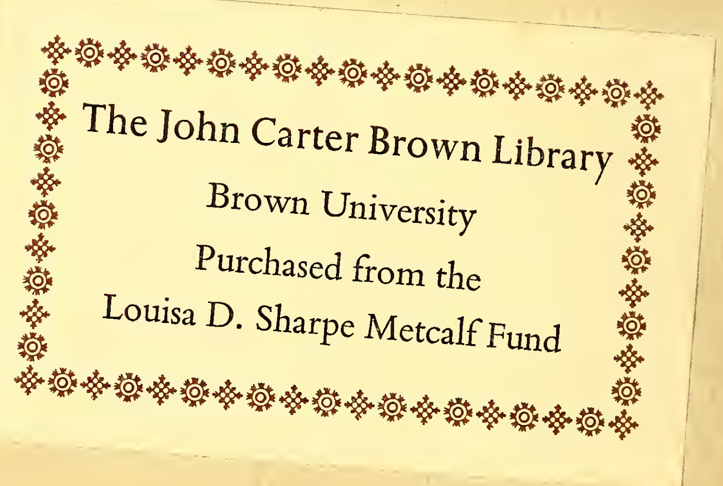
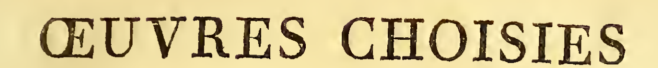

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



ŒUVRES CHOISIES

DE

G. F. BRUEYS D'AIGALLIERS,

Ancien Major du régiment d'Angoumois, membre des Académies de Nismes, de Caen, des Arcades de Rome, et des Ricoverati de Padoue.



A NISMES,

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE BELLE.

An 1805.

Matière 8. Description et Relations diverses.



OBJET 1.

QUELQUES DÉTAILS

SUR LA PARTIE FRANÇOISE

DE L'ISLE DE S.T-DOMINGUE.





QUELQUES DÉTAILS

SUR LA PARTIE FRANÇOISE

DE L'ISLE DE S.T-DOMINGUE (1).

« Meminisse gaudet. » *Epigrammatum delectus*. Londini, 1686 ; *sententiæ brevis*, n.° 64.

A Saint-Louis ; en l'île de Saint-Domingue,

LE 26 MARS 1764.

JE ne saurois, mon très-cher Père, vous donner des détails bien étendus sur ce pays, ne m'étant point encore

(1) A mon Père.

attaché à le connoître de manière à en pouvoir faire la description. Cependant, pour ne pas entièrement frustrer votre attente, après vous en avoir dit ce qu'il n'est pas possible d'ignorer aussitôt qu'on y a mis le pied, je vous ferai part du peu d'observations que j'ai eu occasion de faire sur les mœurs des gens qui l'habitent. Je ne vous réponds point que ces observations soient bien justes ; mais je vous les garantis sincères : ainsi si vous n'avez point ce qui est, vous aurez du moins ce que j'ai cru qui étoit.

Saint-Domingue, île de cent trente lieues environ de longueur, de l'est à l'ouest, sur une trentaine à peu près de hauteur, du sud au nord, appartient aux Espagnols et aux François. Ce qui est aux François se divise en trois parties, auxquelles on donne ici communément le nom de *Bandes*.

La Bande du nord est la plus florissante. Le Cap-François est la capitale, non-seulement de cette Bande, mais même de toute la Colonie françoise. C'est là que réside le Préfet apostolique, que siège une des deux Cours souveraines qui administrent ici la justice, sous le nom de *Conseils Supérieurs*, et que se fait le plus gros com-

merce. Les autres villes de la Bande du nord sont le Fort-Dauphin et le Port-de-Paix. Je ne parle point de quelques petits Bourgs qui s'y trouvent aussi répandus.

La Bande de l'ouest tient le second rang. Le Port-au-Prince où est établi l'autre Conseil Supérieur, St-Marc, Léogane, le petit Goave et le grand Goave que je n'ai nommé qu'après le petit, parce que, quoique leurs noms semblent dire le contraire, celui-ci est plus peuplé et plus important que celui-là, à cause d'un Fort qui le défend : ces cinq villes, dis-je, tiennent toute la Bande de l'ouest, qui commence au Mole St-Nicolas et finit au Cap-Tiburon.

La Bande du sud, enfin, est la moins considérable des trois. J'entends même dire qu'elle perd chaque jour, au lieu de gagner. Les Cayes, où quatre Compagnies du Régiment, commandées par mon Oncle, sont en garnison; St-Louis, d'où je vous écris, et où sont nos cinq autres Compagnies avec l'Etat-Major; et Aquin, très-petit endroit, sont les trois seules villes qu'on trouve sur cette bande. Elle commence là où finit celle de l'ouest, c'est-à-dire, au Cap-Tiburon, et s'étend jusqu'aux

possessions espagnoles, lesquelles comprennent tout le reste de la côte du sud, celle de l'est en entier, et la grande moitié de celle du nord, allant finir à quelques lieues seulement du Cap-François.

Les villes que je viens de vous nommer sont toutes sur le bord de la mer. Ce sont comme autant de clefs de plaines qui s'étendent derrière elles, à la distance de deux ou trois lieues au moins, et de sept à huit au plus, au bout desquelles s'élèvent les *Mornes*, pour parler comme on fait ici, c'est-à-dire, des montagnes extrêmement hautes, mais dont les plus basses et les plus voisines des plaines sont ordinairement cultivées et habitées.

Des négocians, des ouvriers en petit nombre, et les divers employés du Gouvernement, peuplent les villes. Les agriculteurs se tiennent dans les plaines ou dans les mornes. Ce sont eux qu'on nomme plus particulièrement *Habitans*, et dont les maisons portent le nom d'*Habitations* proprement dites. Les Habitans des plaines sont les plus riches, parce que ce n'est que là que se fait le sucre, qui est la denrée la plus précieuse du pays; l'indigo, le

café et le coton ne se cultivant ordinairement que dans les mornes.

La vie qu'on mène dans les villes de la Colonie, est à peu près la même que celle des bonnes villes de France; aussi presque tous les Blancs qu'on y voit sont-ils nés en Europe. Les Habitans blancs, dont la plupart, au contraire, quoique Européens d'origine, sont *Créoles*, c'est-à-dire, nés dans le pays, se donnent continuellement de grands repas les uns aux autres, et reçoivent aussi, avec beaucoup de plaisir et de politesse, les habitans des villes qui viennent les visiter ou changer d'air chez eux. Je ne sais trop comment cela se fait; mais avec de très-riches possessions et quoique tout leur train n'ait rien de magnifique, il en est peu qui n'aient des dettes, et dont la fortune fût bien liquide s'ils vouloient compter exactement. Ce ne seroit également point sans une grande diminution qu'ils entreprendroient de la réaliser et de la transporter en Europe.

Il n'y a guère plus d'exercice de Religion parmi eux que parmi les peuples les plus sauvages du nord de l'Amérique; mais il y a cette différence, qu'autant on dit que ceux-ci sont su-

perstitieux, autant les habitans de St-Domingue sont éloignés de toute superstition. L'esprit de liberté qui règne ici, le petit nombre des églises, et la vie peu réglée de la plupart des Prêtres, font que les Colons, tant ceux des villes que les Habitans, proprement dits, entendent à peine sept à huit messes par an, encore est-ce plus par occasion ou pour profiter d'une espèce de rendez-vous commun, qu'en vue de remplir un devoir religieux, qu'on les voit ainsi se rendre quelquefois à l'Église. Mais, quoiqu'ils vivent de cette manière, comme n'ayant pour ainsi dire point de Foi, je doute qu'on s'exprimât proprement, en disant d'eux qu'ils sont Incrédules. Il seroit plus sûr de les regarder comme ne songeant point à la Religion, que comme y ayant renoncé; et tout portés qu'ils seroient peut-être à se croire des esprits forts, je penserois qu'il y a dans tout leur fait, à cet égard, plus d'insouciance que d'abandon, et plus de libertinage que de philosophie.

Ils ne cultivent pas davantage les Belles-Lettres. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici beaucoup de gens d'esprit : il est même rare d'y trouver ce qu'on appelle

précisément *des gens bêtes.* Mais les affaires ou les plaisirs les détournent de l'étude. Ils trouveroient même des obstacles réels à s'y appliquer. Premièrement, on ne pourroit lire ici autant qu'en Europe, ni avec la même attention; on seroit à peu près sûr d'être pris d'un violent mal de tête au bout d'une heure ou deux d'une lecture sérieuse. En second lieu, l'on ne peut y conserver des livres; il s'y met, au bout de fort peu d'années, une sorte de vers dont on n'a pas trouvé encore moyen de se garantir, et qui les gâtent au point de ne pouvoir bientôt plus s'en servir.

Il vient pourtant de s'établir une Imprimerie au Cap-François, et cet établissement a tout aussitôt donné naissance, sous le nom de *Gazette de St-Domingue*, à une feuille périodique, que celui qui en est rédacteur, apparemment faute de nouvelles ou de pièces plus intéressantes, n'a jusqu'à présent farci que des vers qu'on lui a adressés de tous les coins de la Colonie. Il y en a d'extrêmement mauvais, et les meilleurs ne valent pas grand'chose; ainsi je ne vous en copierai aucuns.

Je ne m'étendrai pas davantage sur

x Quelques détails sur St-Domingue:
un pays que je n'ai point encore assez étudié pour en bien parler. Il se pourroit seulement que, dans une de mes premières lettres, je cherchasse à vous donner une idée des femmes qui l'habitent.

FIN.

MATIÈRE 8. DESCRIPTION ET RELATIONS DIVERSES.

OBJET 2.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE SAINT-DOMINGUE.





DESCRIPTION

DE L'ISLE

DE SAINT-DOMINGUE (1).

Aux Cayes-Saint-Louis, dans l'île de Saint-Domingue,

EN DÉCEMBRE 1764.

Vous qui, bien mieux que *Cythérée*,
A *Paphos* donneriez des lois;
Vous que l'amour eût préférée
A la beauté dont il fit choix;

vous, enfin, Mademoiselle, car je ne connois rien d'aimable dont votre nom ne rappelle le souvenir; vous me demandez le tableau de cette île; vous

(1) A Mademoiselle *Vicaire*, de Caen; devenue, depuis, M.me *Le Doulx de la Faverie*.

exigez même que j'entre dans le détail du genre de vie qu'on y mène.

Vous exigez : amour veut. Il menace ;
Il m'encourage. Il faut vous contenter.
Phébus en vain prétendroit résister :
Est-il besoin des secours du Parnasse,
Quand par l'amour on se sent assister ?

Ma description va détruire l'idée que vous avez de ce séjour. Mais ne soyez point surprise de vous en être formé une image agréable. Mille choses que vous en avez pu entendre dire, étoient bien propres à vous prévenir favorablement. Ici,

Un sol riche et fécond, par son suc nourrissant,
Répare incessamment l'herbe qui le colore.
Sur l'arbre toujours vert, la fleur qui vient d'éclore
Ombrage le fruit mûr près du fruit mûrissant.
C'est le jardin des *Hespérides* ;
Mais prodigues de leurs trésors,
Laissant aux bras vaillans, laissant aux mains timides,
Sans combats ni dangers, cueillir leurs pommes d'or.

Nos bois en sont pleins, et nos haies ne sont guère formées que de citronniers. On voit aussi dans nos jardins des orangers mêlés avec d'autres arbres fruitiers ; également chargés, en tout temps de fleurs et de fruits. Mais com-

ment vous peindre ces derniers ? comment vous décrire leurs productions ?

Que dire du Sapotillier,
Du Mariocolis et du Corosollier ?
Pour une oreille délicate,
Quel nom que celui de Patate !
Et quel est le hardi rimeur,
Un peu jaloux de son honneur,
Qui ne frémisse des entraves
Qu'on rencontre en cherchant une rime à Goyaves?
Il est pourtant dans nos vergers
Des arbres dont les noms vous sont moins étrangers.
Tels sont l'avocatier, cher aux meilleures tables;
Le Pommier-Acajou ; l'immense Abricotier.
Mais entre les plus remarquables,
Tel est surement le figuier,
Dont *Eve* se couvrit, honteuse d'être nue,
Après qu'elle-même déçue
Par un serpent malin, à nous nuire excité,
Elle eut tenté le premier homme,
Et perdu, pour manger une maudite pomme,
Le Paradis terrestre et l'immortalité.

Ce n'est point du Figuier qui croît en Europe que je veux parler : les feuilles du nôtre ont quatre ou cinq pieds de longueur, sur un au moins de largeur. Son fruit, qu'on nomme *Figue-banane*, diffère en tout de la figue de France ; de sorte qu'il n'y a que le nom de commun entre le figuier de ce pays et le vôtre.

La Sapotille est de la couleur et de la grosseur de la Reinette grise ; mais elle a plus de saveur que quelque pomme que ce soit, et est plus fondante que la pêche même.

La Goyave, sans avoir la forme du coing, en a presque le goût et les propriétés.

L'arbre qu'on nomme ici *Abricotier*, et le fruit qu'il porte, ne ressemblent en rien à ceux qu'on connoît en France sous le même nom. Les abricots de ce pays sont gros comme la tête, et ont deux noyaux sans amande, tous deux de la grosseur du poing. La chair de ce fruit se détache difficilement; elle a beaucoup de parfum : assez ordinairement on se contente de la mâcher sans l'avaler. L'excellente liqueur, nommée *Créole*, dans la composition de laquelle on fait entrer la fleur de ce fruit, en rappelle parfaitement le goût. L'Abricotier est d'ailleurs un des plus beaux arbres qui soient au monde, plus élevé, mieux arrondi et d'un plus beau vert que le plus beau noyer.

La Pomme-d'acajou est rouge ou jaune, pleine d'eau, d'un goût âpre, et a, pour se reproduire, au lieu de

pepins, une sorte de grosse fève ou de petit marron, qu'on nomme *Noix-d'acajou.* C'est cette noix qu'on estime le plus dans ce fruit, en dehors et au-dessous duquel elle est attachée. Ce qu'elle renferme est excellent à manger; mais sa coque porte une huile corrosive qui brûleroit les lèvres et les gencives, si on s'avisoit d'y porter les dents. Il faut ouvrir la Noix-d'acajou avec un couteau, et avoir attention que l'huile de la coque ne se répande pas sur le cerneau qu'on en tire. On ne doit point confondre le Pommier-acajou avec l'Acajou proprement dit; celui-ci ne porte point de fruit et on ne l'emploie qu'en menuiserie.

L'Avocat a la forme et la grosseur d'une belle poire. Sa peau, verte ou violette, se détache quand le fruit est mûr, et laisse à découvert une chair jaunâtre qui a le goût de la noisette et la consistance du beurre.

Voilà quels sont nos principaux fruits. Nous en avons beaucoup d'autres; mais il me paroît inutile de vous en faire la description.

Nos forêts, au premier coup-d'œil, ne vous paroîtroient pas moins agréables que nos vergers. On n'en voit point

dans les plaines susceptibles de culture, qui presque par-tout ont été défrichées. Mais elles couronnent nos montagnes et renferment, outre beaucoup d'orangers qui, comme je l'ai déjà dit, y croissent naturellement, les arbres dont on recherche le plus en Europe le bois ou les productions.

Ces magasins de la nature
Sont pour les habitans de ces bords écartés,
Une source abondante et sure
De biens en d'autres lieux à grand prix achetés.
D'innocens animaux y trouvent leur pâture.
Une écorce, que l'art rend propre à leur parure,
S'y vient offrir à nos beautés.
Pour calmer les ardeurs d'une fièvre brûlante,
La Casse y fait mûrir sa moëlle bienfaisante.
Le Palmier, jusqu'au ciel élevant ses rameaux,
Y semble offrir aux Dieux le lait de ses Cocos.
Là croît le Bois-de-fer; nom que reçut un arbre
Dont le bois est plus dur et plus lourd que le marbre.
Et parmi ceux encor qui s'y font remarquer,
C'est-là que le Gayac fournit sa gomme utile
Contre le mal vengeur dont se vit attaquer
Le Peuple dur et fier qui dépeupla cette Ile.
De-là se tire, enfin, l'Acajou moucheté
Que l'Anglois arrondit en tables pour le thé.

Je ne dois point oublier le Mancenillier, dont on peut également faire de fort beaux meubles, et qui porte une pomme aussi agréable à la vue que

la pomme d'api ; mais qui est si dangereux, qu'on ne peut l'abattre ou le mettre en œuvre lorsqu'il est encore frais, sans de grandes précautions, de crainte d'en faire jaillir le suc qui brûleroit jusqu'au vif les parties du corps auxquelles il auroit touché. On mourroit dans des douleurs affreuses si on en avaloit le fruit, et l'ombre même du Mancenillier est nuisible après un orage.

Vous vous attendez bien sans doute que j'entrerai dans quelque détail sur cet autre arbre que j'ai dit que nos femmes avoient trouvé le secret d'employer à leur parure. On le nomme *Bois-dentelle*, parce qu'effectivement les différentes feuilles de son écorce sont comme un véritable point qu'on peut, selon la broderie qu'on y ajoute, faire ressembler à quelque espèce de dentelle que ce soit. Mais dois-je vous parler d'ajustemens, à vous qui, par la parure la plus recherchée, ne feriez que nous dérober quelques-uns de vos charmes naturels ; vous qui embellissez tout ce qui est fait pour donner de l'éclat aux autres.

Une singularité de cette île, longue d'environ cent soixante lieues, sur une

trentaine de largeur, c'est qu'elle ne renfermoit aucune espèce de quadrupèdes ; car on ne sauroit appeler ainsi trois ou quatre sortes de petits animaux, dont le plus gros ne l'est pas plus qu'une marmote, et qui sont les seuls que les Espagnols y aient trouvés, et que les naturels du pays y connussent; les chevaux, les bœufs, les moutons et les autres bestiaux qu'on y voit aujourd'hui y ayant été apportés d'Europe.

L'accès de nos forêts est très-difficile. Plusieurs sortes de plantes qu'on nomme *Lianes*, toutes plus grosses et plus fortes que vos lierres, y entrelacent les arbres de cent manières différentes ; s'accrochant à tout ce qu'elles rencontrent, embrassant tout ce qu'elles atteignent, montant jusqu'aux branches les plus élevées, passant de là à de nouveaux rameaux, ou retombant jusqu'à terre pour y prendre racine, et produire ainsi de nouvelles plantes qui s'attachent, s'entortillent, s'élèvent, descendent et se renouvellent de la même manière : ce qui en mille endroits forme entre les différens arbres des barrières aussi difficiles à rompre que l'aspect en est varié et bizarre.

Mais lorsque le besoin ou seulement

la curiosité portent à surmonter ces obstacles, la vue des riches tableaux qu'on rencontre, et les autres sensations qu'on éprouve, font bientôt oublier la peine qu'on a eue à pénétrer dans ces vastes retraites.

Tantôt en voyant la beauté et l'abondance des fruits, la force des arbres, l'épaisseur de leur feuillage; à l'air frais qu'on respire; au parfum qu'exhalent les Orangers, les Citronniers et mille autres plantes aussi odoriférantes, on se représente ces premiers temps où la nature, sortant d'être animée par le Créateur, étoit dans toute sa force et dans toute sa magnificence. Mais aussi quelquefois

Lorsqu'au milieu d'arbres sans nombre,
Se croisant de leurs bras nerveux,
On se sent pénétrer, sous cette voûte sombre,
Du sentiment religieux
Qu'inspirent le silence et l'épaisseur de l'ombre;
Voyant autour de soi mille effets désastreux
Du temps, qui sourdement exerce son ravage;
Ou des noirs ouragans, dont le cours ruineux
Renverse tout sur leur passage.
On croit toucher à ces momens affreux
Où, loin de son orbe entraînée,
Notre Planète infortunée
Rentrera dans le sein du chaos ténébreux.

Les traces de ces destructions ne sau-

roient être plus fortes, ni plus diverses. Ici, d'immenses colonnes, formées par des lianes qui, après avoir détruit, à force de les presser, les arbres auxquels elles s'étoient attachées, se sont étouffées elles-mêmes, penchent, et de tous côtés semblent prêtes à vous écraser. Là, des arbres d'une grandeur démesurée, arrachés et entraînés par les vents et les orages, sèchent, étendus sur le penchant des montagnes, loin du sol qui les portoit depuis tant de siècles. Plus loin encore, attirés par le bruit d'une onde qui se précipite,

Voulant suivre le cours de ce torrent fougueux,
Qui par son choc impétueux
Détruisit dès long-temps toutes ses barricades,
On le voit s'abymer en des antres profonds,
D'où son flot réjaillit et retombe en cascades
Jusques dans le creux des vallons.
L'œil s'arrête à la fin sur des rochers énormes,
Que le temps détacha de la cime des monts,
Et qui, roulés au sein de ces humides fonds,
Les hérissent par-tout de leurs masses informes.

Dans ces lieux écartés, l'ame ne peut supporter long-temps l'effroi dont elle elle est saisie, et la vue fatiguée demande également à se reposer sur des objets plus riants. Heureusement, sans sortir des mêmes forêts, mais près d'une

eau plus calme, ou dans des bois moins épais,

Les habitans aîlés de ce séjour sauvage
Y viennent étaler aux yeux
Les richesses de leur plumage.
L'éclat en est si merveilleux,
Qu'il sembleroit que la nature
Eût pris plaisir à former leur parure
Des matières du plus grand prix.
L'Amétiste, l'Azur, le Saphir, le Rubis,
Et l'Emeraude la plus pure
Sont prodigués sur leurs habits.
L'œil enchanté qui les admire
Ne fut jamais frappé de plus vives couleurs;
Et l'émail des oiseaux chez nous pourroit se dire,
Comme chez vous on dit l'émail des fleurs.

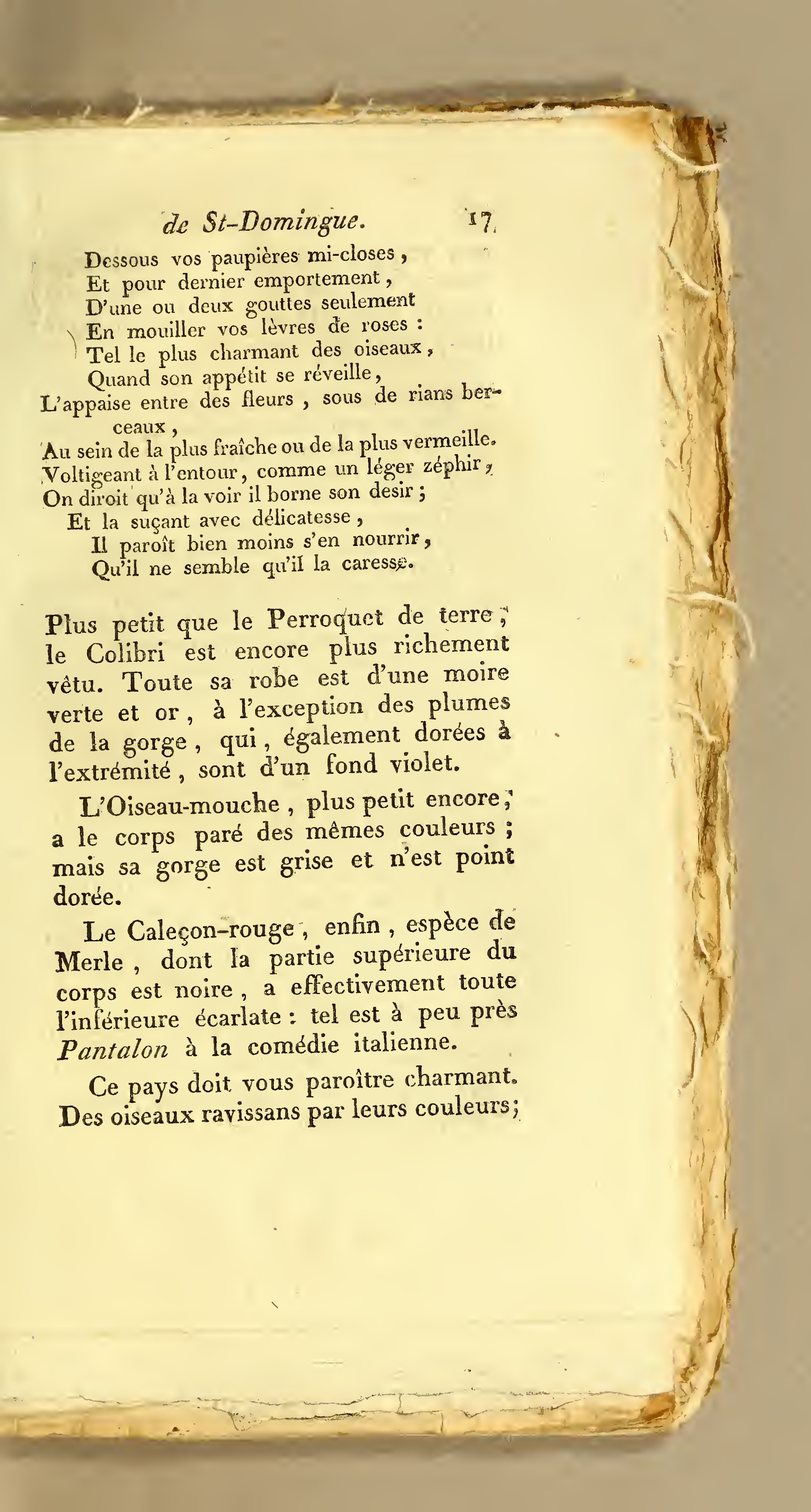
Le Perroquet, le Colibri, l'Oiseau-mouche, le Flamant, le Caleçon-rouge en sont les principales espèces, et sont très-communs, excepté le Flamant, qui est plus aquatique que terrestre.

Celui-ci, blanc comme un Cigne en naissant, ne tarde pas à être couleur de rose, et il devient, en achevant de se former et après avoir ainsi passé par toutes les nuances du rouge, d'une couleur de feu très-vive, qu'il garde sans altération jusques à la fin de sa vie. Il a cela de commun avec une fleur de ce pays, qu'on nomme *Rose de Jéricho*, avec cette différence que les muta-

tions de celle-ci se font en un seul jour soit qu'on la cueille, soit sur la plante même, de manière qu'éclose toute blanche au matin, elle est couleur de rose à midi, et d'un rouge très-foncé sur le soir.

Vous connoissez le Perroquet. Nous n'en avons que de verts; les gris viennent de la côte d'Afrique. Mais, ce que vous ne connoissez pas, parce qu'on ne peut le transporter, c'est ce qu'on appelle ici *Perroquet de terre.* Cet oiseau, qui n'est pas plus gros que le pouce, est admirable par sa petitesse même, par le beau vert qui le couvre, et par le nid qu'il fait dans la terre, en la creusant avec le bec qu'il a pointu, à la différence des autres Perroquets.

Comment du Colibri décrire la merveille?
Se nourrissant comme l'Abeille,
Quoique plus aimable en ses mœurs,
Il ne vit que du suc des fleurs.
Telle qu'on vous verroit, *Lucie*,
Assise en un joyeux festin,
Avec grâce armer votre main
D'une coupe à moitié remplie
De muscat ou de malvoisie;
Promener d'abord sous vos yeux
Ce breuvage délicieux;
Puis, par sa couleur enhardie,
Le flairer avec volupté;
Le reporter avec vivacité



Dessous vos paupières mi-closes,
Et pour dernier emportement,
D'une ou deux gouttes seulement
En mouiller vos lèvres de roses :
Tel le plus charmant des oiseaux,
Quand son appétit se réveille,
L'appaise entre des fleurs, sous de rians berceaux,
Au sein de la plus fraîche ou de la plus vermeille.
Voltigeant à l'entour, comme un léger zéphir,
On diroit qu'à la voir il borne son desir ;
Et la suçant avec délicatesse,
Il paroît bien moins s'en nourrir,
Qu'il ne semble qu'il la caresse.

Plus petit que le Perroquet de terre, le Colibri est encore plus richement vêtu. Toute sa robe est d'une moire verte et or, à l'exception des plumes de la gorge, qui, également dorées à l'extrémité, sont d'un fond violet.

L'Oiseau-mouche, plus petit encore, a le corps paré des mêmes couleurs ; mais sa gorge est grise et n'est point dorée.

Le Caleçon-rouge, enfin, espèce de Merle, dont la partie supérieure du corps est noire, a effectivement toute l'inférieure écarlate : tel est à peu près *Pantalon* à la comédie italienne.

Ce pays doit vous paroître charmant. Des oiseaux ravissans par leurs couleurs;

une verdure éternelle ; des arbres en fleur, chargés de fruits en même temps : tout cela vous enchante. Ajoutez-y que dans cette île,

Jamais une voûte de glace
Ne cache le courant des eaux ;
Nul tapis de neige n'efface
L'aspect varié des coteaux.
Toujours fraîche, toujours vermeille,
L'aurore amortit au matin
L'ardeur dont les feux de la veille
Avoient embrasé le terrain.
Vainqueur des plus épais nuages,
Et quelquefois couvert, mais jamais obscurci,
Phébus en un instant dissipe des orages,
Par qui tout l'air est rafraîchi.
Point de jour où ce Dieu, de ses flammes puissantes,
N'adoucisse l'horreur des plus sombres forêts ;
Point de nuit où le Ciel n'éclaire les guérets
Du feu de ses lampes errantes.
Les laissant se guider à ces clartés brillantes,
On ne renferme point sous de tristes abris
Ni le bœuf mugissant, ni la douce brebis.
L'étable du cheval est la verte savane (1) ;
Le Nègre même à sa cabane,
Quand ses sens à l'amour ne sont point asservis,
Préfère le couvert des célestes lambris ;
Et quoique par l'intempéranee
Et par la mollesse affoiblis,
C'est bien moins par besoin que par magnificence,

---

(1) *Nom du terrein réservé au pâturage de chaque habitation.*

Et peut-être un peu par décence,
Que les Blancs portent des habits.

N'est-il pas vrai que vous voudriez pouvoir vous transporter tout d'un coup dans un climat qui paroît si heureux ? Hé bien ! je vais achever ma peinture, et vous jugerez ensuite lequel, de ce pays ou du vôtre, mérite la préférence.

Vous vous plaignez sans doute de ce que l'inégalité des saisons vous empêche de jouir en tout temps, comme nous, des beautés de la campagne. Mais quels dédommagemens la ville ne vous offre-t-elle pas de cette unique privation ! Assemblées nombreuses, grands soupers, bals, concerts, spectacles, sans compter le plaisir réel qu'on prend à se chauffer. Vous n'éprouvez pas du moins les dégoûts de l'uniformité. Les ravages que l'hiver fait dans vos campagnes vous rendent plus précieuses encore les richesses dont elles se couvrent pendant l'été ; et bientôt, réparant toutes vos pertes,

Phébus au haut de sa carrière
Vient par ses feux vous ranimer.
A vos yeux la nature entière
Semble renaître pour aimer.
Flore, *Cérès*, *Bacchus*, *Pomone*

Règnent tour à tour dans vos champs.
Pendant neuf mois tout se couronne
De leurs magnifiques présens.
Vous jouissez, à leur naissance,
De l'espoir de les recueillir ;
Mûrs, ils vous donnent l'abondance ;
Et, viennent-ils à défaillir,
Les renfermant avec prudence,
Ces soins de votre prévoyance
Sont pour vous un nouveau plaisir.
Mais, sous cette zône brûlante
On est peu sensible à ces dons ;
Et la chaleur qui nous tourmente
Nous fait regretter vos glaçons.

Les forêts, quand même l'abord en seroit plus facile, ne pourroient être pour nous un asile habituel, l'air y étant on ne peut pas plus mal sain.

Du bord de plusieurs ruisseaux, dont la fraîcheur et la limpidité inviteroient à s'y baigner, sortent, sous le nom de *Caymans*, de véritables Crocodiles qui, quoique moins déliés que ceux d'Egypte, ne seroient pas moins dangereux.

Nous ne profitons point de la fraîcheur des soirées et des nuits, comme vous faites en France pendant les grandes chaleurs : le serein plus nuisible ici que par-tout ailleurs, occasionne les plus grandes incommodités à ceux

qui s'y exposent, et donne même souvent des maladies mortelles.

Ces oiseaux qui charment la vue, ou sont criards comme la Corneille, ou n'ont qu'une voix sourde, tenant plus du bourdonnement que du chant. Il en est un pourtant, très-commun quant au plumage, qu'on a bien voulu ici appeler *Rossignol*;

Comme un enfant nomme trompette
Son grêle et frêle chalumeau,
Ou bien comme un Gascon nomme Parc et Château
Son jardin et sa maisonnette.

Presque tous les arbres qui, à la vérité, sont sauvageons, et qu'on n'a point essayé d'améliorer en les greffant, si tant est qu'ils soient susceptibles de cette culture, portent des fruits d'une acidité insoutenable, ou d'une fadeur dégoûtante. Nous n'avons pour nous rafraîchir, ni pêches, ni poires, ni aucun de vos autres bons fruits de France. On ne sait ici ce que c'est que neige et que glace; de sorte que la limonade, l'eau de Tamarin et les autres boissons de cette espèce, dont s'inondent ceux qui n'ont pas encore fait un long séjour dans ce pays, semblent plutôt

irriter qu'éteindre la soif qui les consume.

Enfin, mille insectes, mille reptiles nous font une guerre continuelle. Je conviens que la piqûre d'aucun de ces animaux, même des serpens de différente espèce, dont ce pays fourmille, n'est mortelle ; mais ne suffit-il pas, pour se plaindre, que ces blessures, quelquefois accompagnées de fièvre, soient toutes du moins ou douloureuses ou l'on ne peut pas plus incommodes ? Une société seroit-elle supportable, par la raison qu'il ne s'y trouveroit point d'assassins, si elle n'étoit d'ailleurs composée que d'hommes méchans ou manquant absolument de discrétion ? De tant d'animaux incommodes, je ne vous parlerai que de la Chique, espèce de puce, qui entre dans la chair des pieds, s'y nourrit, y dépose ses œufs, et qui y feroit les plus grands ravages, si la démangeaison qu'elle y cause au bout d'un ou deux jours, n'avertissoit de l'en retirer : opération facile et qu'il n'est pas de Nègre qui ne sache faire, en s'aidant seulement de la pointe d'une épingle. On raconte qu'un Capucin eut l'idée de porter jusqu'en France une Chique qu'il avoit déjà au pied quand

il s'embarqua. Il paya cher cette sotte fantaisie : la plaie que lui fit ce petit animal empira si fort pendant la traversée, que, pour lui sauver la vie, on fut obligé de lui couper la jambe.

Voilà déjà de quoi vous faire rabattre considérablement de l'opinion avantageuse que vous aviez pu prendre de ce pays. Que sera-ce quand je vous dirai à quels dangers la vie même y est exposée ?

Des humains mortelle ennemie,
Et plus cruelle encor que le Dieu des combats,
L'inévitable maladie
Atteint de ses cent bras
Tous ceux que l'intérêt, le devoir, la folie
Arrachent, pour ces bords, à de plus doux climats.
Quelques-uns, il est vrai, trompant sa barbarie,
Résistent à ses coups ; mais ils semblent, hélas !
Moins rendus à la vie,
Que réduits à languir aux portes du trépas.

Non-seulement les Européens qui abordent à St-Domingue, mais les Créoles même qui y reviennent après une longue absence, éprouvent les influences de cet air meurtrier. On dit de ceux qui réchappent de l'attaque qu'ils en essuyent à leur arrivée, qu'ils ont payé le tribut. Mais s'il est vrai qu'on soit moins sujet alors à d'aussi violentes

secousses, il n'est du moins point de jour, sous ce Ciel de fer, où l'on jouisse d'une santé parfaite, et où l'on ne ressente quelque incommodité. Votre sexe a, de ce côté, un grand avantage sur le nôtre en ce pays. Les femmes y sont rarement malades, et elles y vivent ordinairement plus long-temps que les hommes; aussi rien n'est plus commun que d'y voir des femmes à leur second ou à leur troisième mari, tandis qu'il est bien rare qu'un homme y passe à de secondes nôces.

Parlons actuellement des habitans de cette île. Vous savez que *Christophe Colomb*, qui le premier fut à la recherche d'un nouveau Monde, dont ses méditations lui avoient fait soupçonner l'existence, est aussi le premier Européen qui soit descendu à St-Domingue. L'espoir d'y recueillir de grandes richesses, qui s'étoit joint aux motifs de gloire qui le portèrent à cette grande entreprise, fut justifié par l'immense quantité d'or que lui apportèrent les naturels du pays; peuple doux et hospitalier.

Ces hommes nouveaux, étonnés à la vue des vaisseaux d'Europe, qu'ils crurent être des maisons aîlées, et effrayés

du

du bruit, de la flamme et des effets violens et rapides du trait invisible des armes à feu, prirent les Espagnols pour des Dieux.

Tranquilles dans leur hémisphère,
Ces bonnes gens ne pensoient pas
Que nous eussions un même père.
Et nous, qui ne portions nos pas
Dans ces régions étrangères,
Que pour des biens imaginaires,
Dont ils ne faisoient aucun cas,
Nous fûmes peu touchés, hélas !
Du bonheur d'y trouver des frères.

Transplantés, on ne sait comment, dans cette île, à des centaines de lieues de notre Continent, ils sembloient avoir voulu mettre entre leurs mœurs et les nôtres, une différence proportionnée à l'étendue de mer qui nous séparoit déjà. On n'auroit pas moins pu les distinguer de nous par la figure que par les habitudes. Leur vie même, quant à la durée, avoit des bornes encore plus resserrées que la nôtre, et, jusqu'aux passions, tout en eux avoit dégénéré.

Un rouge obscur coloroit leur visage.
L'homme, chez eux, n'avoit pas au menton
Cette forte et mâle toison
Qui parmi nous le dédommage

Des charmes plus touchans que la femme eût
en don.
L'amour qui, par sa frénésie,
Ses caprices, ses jeux, nous donne tant de soin,
Exempt pour eux de jalousie,
D'humeur et de coquetterie,
Leur étoit à peine un besoin.
Pleins de paresse et d'ignorance,
Sans desirs et sans prévoyance,
Ils n'étoient point ambitieux,
Point inquiets, point envieux;
Et, sans la déchirer, recevant de la terre
Les fruits que le climat y cultivoit pour eux,
Sans procès, sans noise, sans guerre,
Ils ne fatiguoient point le maître du tonnerre
Par d'injustes clameurs, ou d'inutiles vœux.

Vous êtes instruite de l'inhumanité des Espagnols envers des hommes si paisibles. Ils commencèrent par les rendre esclaves, et ne tardèrent pas, à force de massacres ou de mauvais traitemens, à les détruire entièrement; de sorte qu'il ne reste pas même aujourd'hui d'indice, sur cette terre, d'une population de deux millions d'hommes qui la couvroient, lorsque les Espagnols la reconnurent et s'y établirent.

Ces maîtres cruels ne tardèrent pas à recevoir le châtiment dû à tant de forfaits. Ils avoient chargé plusieurs vaisseaux de l'or qui se trouve en abondance dans les montagnes de St-Do-

mingue : la moitié de ces trésors et de leurs féroces conducteurs fut engloutie par la mer. Mais une punition plus terrible encore, et dont devoient se ressentir tous les autres Peuples, les attendoit dans les maladies, les guerres et la dépopulation, qui furent les suites de la découverte du Nouveau-Monde.

Répandus sur toutes les côtes de l'île, les Espagnols furent bientôt attaqués et constamment vaincus par les Flibustiers, qui les chassèrent d'une partie de ces premiers établissemens.

Tout ce que l'antiquité raconte de ses plus fameux Héros, n'a rien qui surpasse la valeur dont cette Milice, composée de pirates, d'aventuriers et de bandits de toutes sortes de Nations, a donné l'exemple.

Si dans la nuit des temps leurs noms se sont perdus,
Si le Styx les a confondus
Avec ceux de l'obscur Vulgaire,
Sans doute jusqu'à nous ils seroient parvenus,
Si ces *Achilles* inconnus
Avoient pu trouver un *Homère*.

Acharnés et cruels seulement envers leurs ennemis, et infatigables à les poursuivre, les Flibustiers offrent d'ail-

leurs le parfait modèle de la cordialité et de la bonne intelligence dont les hommes devroient user les uns envers les autres, et qu'il faudroit du moins voir régner sur ceux qui ne forment entr'eux qu'une même société. Les baraques qu'ils avoient construites de distance en distance, pour s'y délasser de leurs courses et de leurs combats, toujours ouvertes, étoient remplies de vivres et de hardes qu'aucune clef ne renfermoit, et dont chacun d'eux usoit selon son besoin. Ils ne reconnoissoient de chef que lorsqu'ils alloient en guerre. Le plus brave alors et le plus expérimenté étoit nommé Commandant; et chacun lui obéissoit avec une soumission entière, ne redoutant point une autorité née de la confiance, et finissant toujours avec l'expédition qui avoit donné lieu à l'établir.

On assure que, dans ces premiers temps, quelques femmes qui se trouvoient parmi eux ne troubloient point leur union, et ne vivoient pas moins d'accord entr'elles; et l'on en donne pour preuve ce bon mot d'une des plus anciennes qui, au sujet de quelques disputes que l'amour avoit fait naître dans le quartier qu'elle habitoit, se mit à dire:

Mais, mon Dieu, voyez quelle rage!
Prendre de l'humeur en aimant!
De mon temps on étoit plus sage;
On vivoit cordialement.
Nous étions trois, pas davantage;
Nos hommes étoient bien cinq cent;
Et tout le monde étoit content.

Les Flibustiers, après s'être ainsi établis sur quelques points des côtes de l'île, se donnèrent à la France. Ils voulurent peupler et cultiver les terres qu'ils avoient conquises avec tant de valeur. On leur envoya des femmes pour aider à ces trois excellentes citoyennes qui, quelque bonne volonté qu'elles eussent, n'auroient pu suffire à des hommes dont le nombre augmentoit chaque jour. Voilà comment s'est formée la Colonie la plus riche que les François possèdent en Amérique, et celle de toutes qui leur a le moins coûté à établir. Le *Cap-François* en est la capitale, comme la ville de *San-Domingo* l'est de la partie dont les Espagnols sont restés maîtres; partie qui, outre la grande moitié des côtes, comprend presque tout l'intérieur du pays; ce qui n'empêche pas que la nôtre ne soit la plus florissante, par la manière supérieure dont elle est cultivée.

Vous concevez l'espèce d'éducation qu'auroient pu donner à des enfans une troupe de brigands, Anglois, Flamands, Normands ou Gascons. Aussi les plus sages prirent la précaution de faire élever les leurs en France. Un soin si nécessaire, et d'un autre côté le commerce perpétuel de la Colonie avec la France, l'aisance dans laquelle se trouvèrent bientôt les Colons ; les établissemens et les mariages que formèrent dans le pays les Gouverneurs, les Intendans, les Officiers des troupes, les Magistrats et les autres employés de toute espèce, que le Gouvernement y fit passer ; tout cela a contribué à introduire la politesse dans l'île, et à faire des habitans de St-Domingue un véritable peuple de François, à quelques particularités près, qui distinguent encore ceux-ci des François d'Europe.

En France l'on tire avantage
De l'éclat du sang, du courage,
Du savoir, des biens ou du rang ;
Mais pour se croire un personnage,
Laissant-là tout cet étalage,
Il suffit ici d'être BLANC.

C'est le titre par excellence. BLANC et

NÈGRE sont les états distincts, les deux seules conditions des hommes qui habitent cette terre ; et il n'est pas d'autre pays où la différence du blanc au noir peut être mieux sentie.

Ces Blancs, si fiers de l'être, sont de deux sortes : les *Habitans*, proprement dit, qui sont ceux qui se tiennent habituellement dans les possessions qu'ils ont à la campagne, lesquelles, tant les champs même que la maison, s'appellent aussi plus particulièrement *Habitations* ; et les Blancs qui demeurent toujours à la ville. Ces derniers vivent peu en société entr'eux, et ne se trouvent guère ensemble qu'à la Comédie, sorte de divertissement encore toute nouvelle dans la Colonie, et introduite seulement dans les deux ou trois principales villes de la partie française. Mais, mon Dieu, quelle comédie!

Le rebut de l'histrionnage,
Las d'être ailleurs, hué, sifflé,
Vient s'étaler sur cette plage,
Toujours ou plat ou boursoufflé,
Et toujours à voix haute à chaque vers soufflé.
Acteurs, dont l'amour-propre égale l'ignorance ;
Se croyant sottement dignes d'être applaudis ;
Ils sont sans naturel, sans grâce, sans aisance,
De *Melpomène* enfans maudits ;
Et d'un ton cadencé manquant à la césure,

Des grands vers leur emphase accourcit la mesure
Et leur courte mémoire alonge les petits.

Ce n'est guère, comme je l'ai dit, que pour entendre d'aussi misérables Comédiens, que les Blancs qui demeurent dans les villes se rassemblent. Quelques-uns, Officiers civils ou militaires, passent à la campagne, chez les Habitans de leur connoissance, les momens dont leurs fonctions leur permettent de disposer à leur gré. Quelques autres, Négocians, ou plutôt Facteurs, chargés de vendre aux Habitans les marchandises et les Nègres apportés dans l'île par les vaisseaux d'Europe, qu'ils chargent en retour des denrées de la Colonie, s'occupent continuellement de ces échanges. Les derniers, enfin, Artisans, c'est-à-dire, gens ayant en propriété des Nègres auxquels ils ont fait apprendre le métier qu'eux-mêmes faisoient en Europe, surveillent et dirigent les travaux de ce qu'en France on nommeroit leurs *garçons*, mais qu'ici ils appellent leurs *commis*. Un commis de Cordonnier! vous avez quelque peine à vous faire à cette manière de parler: que voulez-vous?

Tel est l'usage en ce pays;

Un Garçon se nomme Commis;
Un Commis est un Secrétaire;
L'Ecrivain de vaisseau s'appelle Commissaire;
Le simple Commissaire est Monsieur l'Intendant;
Et, ne posséda-t-on que deux arpens de terre,
On n'en prendroit pas moins le titre d'Habitant.

Mais passons aux Habitans et à leurs Habitations, d'où je tirerai tout ce qu'il me reste à vous dire de cette île.

Ce n'est qu'à force de bras que l'on y cultive la terre; et comme la trop grande chaleur empêcheroit les Européens de se livrer long-temps de suite à ce travail, on a imaginé de le faire faire par des Nègres esclaves, qu'on achète en Afrique. Ces êtres, ainsi dégradés, font toute la richesse du pays. On a pu en compter jusqu'à mille, appartenant au même Habitant; mais communément le nombre n'en est que de deux à trois cents, dans les Habitations même les plus riches.

Entre les différentes cultures qui ont succédé ici à la fouille des mines, trop meurtrière pour qu'on s'y soit long-temps attaché, celle qui donne le plus de revenu est la culture de la Canne-à-sucre. Aussi l'état de *Suerier*, qui est le nom que reçoivent et que prennent eux-mêmes ceux qui font du sucre,

c'est-à-dire, qui ont une sucrerie, est-il l'état riche du pays, et fait-il naître une idée d'opulence pareille à celle qu'on se forme en parlant des richesses des gens qu'on nomme millionnaires.

Le sucre est le jus de la canne-à-sucre, qu'on a fait cuire jusqu'à ce qu'il ait cessé d'être liquide, aprés l'avoir extrait de la canne, en passant cette espèce de roseau entre des cylindres se touchant presque, et tournant en sens contraire.

L'Indigo est, après le sucre, la denrée la plus précieuse de la Colonie. C'est une plante mise en pâte dans de l'eau, et séchée ensuite au soleil; ce qui se fait par les opérations les plus simples, et ce qui suffit pourtant pour donner à cette matière le fond de la plus touchante, de la plus riche ou de la plus agréable de toutes les couleurs, selon les diverses nuances qu'on fait prendre à celle-ci, entre toutes celles dont elle est susceptible.

Couleur qui sert si bien la douceur de vos yeux,
Et dont aux plus beaux jours se revêtent les Cieux;
De l'Océan calmé qui teint la plaine immense;
Qui rehausse l'éclat des Lis d'or de la France,
Et brille en ce cordon si desiré, si beau,
Dont les plus hauts emplois, la plus haute naissance

Reçoivent un lustre nouveau.
Couleur, des cheveux blonds compagne favorite;
Enfin, mais sur ce point sujette à caution,
Symbole convenu de la discrétion,
Difficile et rare mérite
De la plus belle passion.

Après le Sucre et l'Indigo, il n'y a guère ici d'autres productions d'un revenu un peu considérable, que le Café et le Coton.

Le Café, lorsqu'il est encore sur la plante, ressemble beaucoup à la Cerise. Il renferme, dans une membrane qui en fait le noyau, deux graines qu'on tire de cette enveloppe au moyen d'un moulin qui la brise lorsqu'elle est sèche. Chacune de ces graines est un grain de café, tel qu'on vous l'apporte.

Le Coton est produit par un arbre, qu'on laisse croître à peu près à la hauteur du Pêcher. Cet arbre porte des gousses qui, s'ouvrant d'elles-mêmes lorsqu'elles sont mûres, laissent à découvert le Coton qu'elles renfermoient; duvet, comme vous le savez, d'une blancheur éblouissante, et d'un usage universel.

Souvent il forme le tissu
Du voile, aux yeux impénétrable,

Que nous trouvons insupportable,
Et que vous appelez *Fichu.*

Le Cacao, qui entre dans la composition du Chocolat, et qui en est même la base, étoit autrefois d'un produit considérable dans la Colonie; mais un ouragan ayant fait périr tous les Cacaoïers de St-Domingue, il a cessé d'y être un objet de commerce. Les Nègres en font pourtant quelquefois un petit trafic; mais en général le Cacaoïer n'est regardé ici que comme un arbre de jardin ou comme une plante d'agrément.

Le Tabac de St-Domingue, enfin, quoique renommé en France, n'est guère cultivé que par quelques Nègres libres ou par quelques-uns des plus pauvres habitans.

Des récoltes, en même temps si riches et si utiles ou si agréables, n'auroient fait qu'ajouter aux autres douceurs de la vie, si les moyens de se les procurer n'étoient autant d'outrages faits à l'humanité. Je vous ai dit que la terre étoit cultivée ici par des Nègres esclaves. La nature est révoltée de la dureté de leur condition. En vain assure-t-on qu'ils sont paresseux, men-

teurs et pleins de malice ; ces vices, si communs chez les hommes blancs, ne pourroient l'être davantage chez les Nègres, que par l'effet même de leur esclavage ; et ce seroit alors bien plus sur ceux qui les y réduisent, que sur eux-mêmes, que devroient tomber le reproche et la honte de leur plus grande perversité. En vain regarde-t-on comme une nécessité de prévenir par la crainte, en des esclaves trente fois plus nombreux que leurs maîtres, tout sentiment de cette supériorité de force de leur part ; quelque vérité et quelque justesse qu'il puisse y avoir dans ces accusations et dans ces vues, on ne peut envisager sans pitié et sans indignation le sort des hommes qui en sont l'objet ; car, sans parler même de la disproportion et du trop de rigueur des châtimens qu'ils essuient pour de véritables fautes, ils sont, en outre, exposés au caprice et à l'injustice d'un maître absolu qui, dans un mouvement de colère, peut se porter contre eux aux derniers excès de la cruauté. *Louis XIV*, il est vrai, a déterminé, par des règlemens insérés dans ce qu'on appelle *le Code-noir*, les peines qui peuvent leur être infligées ; mais il est si aisé

au maître de violer la loi, et l'esclave a si peu de moyens de la réclamer en sa faveur, que celle dont je parle n'est ni un frein pour l'un, ni une sauvegarde pour l'autre, et que chez un Habitant en qui l'humanité a cessé de se faire entendre, on ne voit que Nègres déchirés à coups de fouet, ou chargés de chaînes, ou même qu'on mutile, comme il arrive en certains cas; celui, par exemple, où ils auroient, en fuyant, tâché d'échapper à quelque châtiment, ou tenté même de mettre fin à leur servitude (1).

Hélas! notre délicatesse
Est la source de tant de maux;
Pour fournir à notre mollesse
Quelque aise, quelques mets nouveaux,
Une foule de misérables,
Sous des maîtres impitoyables,
Souffrent mille tourmens affreux:
Songez, mortels insatiables,
Que vos vêtemens, que vos tables
Sont teints du sang des malheureux.

A Dieu ne plaise que je veuille faire

---

(1) *Communément on ne punit leur fuite que par le fouet; mais quand on va jusqu'à les mutiler, c'est en leur coupant les oreilles ou les jarrets.*

regarder tous les Habitans comme coupables de cette dureté envers leurs Nègres. Il en est, même en grand nombre, qui, pleins de douceur à leur égard, ne sont occupés que du soin de rendre leur esclavage supportable. J'ajouterai même que chez ceux-là un Nègre laborieux et fidelle peut vivre heureux, puisqu'il a sa subsistance assurée, et qu'il peut compter, dans ses maladies, sur des secours dont vos paysans manquent quelquefois. Mais enfin il existe pourtant ici des maîtres que ni réflexion, ni bonté naturelle ne retiennent, et des esclaves desquels la vie n'est qu'un triste et douloureux mélange de crainte et de souffrance ; et vingt hommes pareils seulement dans la Colonie, suffiroient pour faire déplorer à tout ce qui ne leur ressemble pas, que les Européens se soient fait autant de besoins, de mille superfluités qu'ils ne peuvent se procurer qu'aux dépens du bonheur de tant d'autres humains.

Les Habitations, je veux dire les maisons des Habitans, ne sont ni grandes, ni jolies, ni commodes. La cuisine et les autres dépendances du ménage forment un et quelquefois deux bâtimens séparés de celui qui fait le

corps de logis. Ce dernier, de même que les précédens, n'est qu'à un étage. Des huit à dix pièces en tout qui le composent, une seule est commune. Aucune n'a de plancher d'en haut, et les cloisons qui séparent les unes des autres ne s'élèvent qu'à la hauteur de la naissance du toit ; de sorte qu'en montant sur une échelle, on pourroit, de la première, lancer une pomme jusques à la plus éloignée, et de chacune voir ce qui se passe dans celles qui l'avoisinent.

Là donc, non-seulement, comme en tous autres lieux,
Les murailles ont des oreilles ;
Mais les toits mêmes ont des yeux.
Et cependant ici, plus d'un conte joyeux
Prouveroit, tant l'amour sait faire des merveilles,
Qu'on peut, tout comme ailleurs, en des chambres pareilles,
Mettre en défaut les curieux.

Aussi n'est-ce point uniquement, je crois, le desir de satisfaire leur curiosité qu'on a eu en vue en adoptant ce genre de construction ; on a bien voulu plutôt par là que l'air pût circuler d'un bout de la maison à l'autre, et empêcher que la chaleur ne se renfermât dans les appartemens ; mais sur-tout

on a cherché à rendre ainsi moins multipliés et moins funestes les effets des tremblemens de terre, qui sont fréquens à St-Domingue. Le toit, qui, de la manière qu'on vient de le dire, sert de plancher commun aux différentes pièces, n'est que de Bagace, c'est-à-dire, de cannes-à-sucre séchées au soleil, après qu'on en a eu extrait le jus. Nulle tapisserie, peu ou point de sièges garnis d'étoffe, soit dans le salon, soit dans les chambres; et cela de crainte des Ravets, sorte de scarabée de la grosseur du hanneton, qui se glissent par-tout, rongent tout et, indépendamment du dommage qu'ils causent, sentent fort mauvais.

Ce manque de meubles dans des maisons presque entièrement construites en bois et couvertes de chaume, achève de leur donner un air assez rustique. Il y a plus de recherche, quoiqu'aussi peu de luxe apparent, dans le vêtement des Colons. Les femmes ici portent peu d'étoffes de soie. Un mouchoir autour de la tête leur sert presqu'en tout temps de coëffure, et toute leur magnificence consiste dans la beauté des toiles peintes ou unies dont elles font leurs robes et leurs déshabillés, et dans

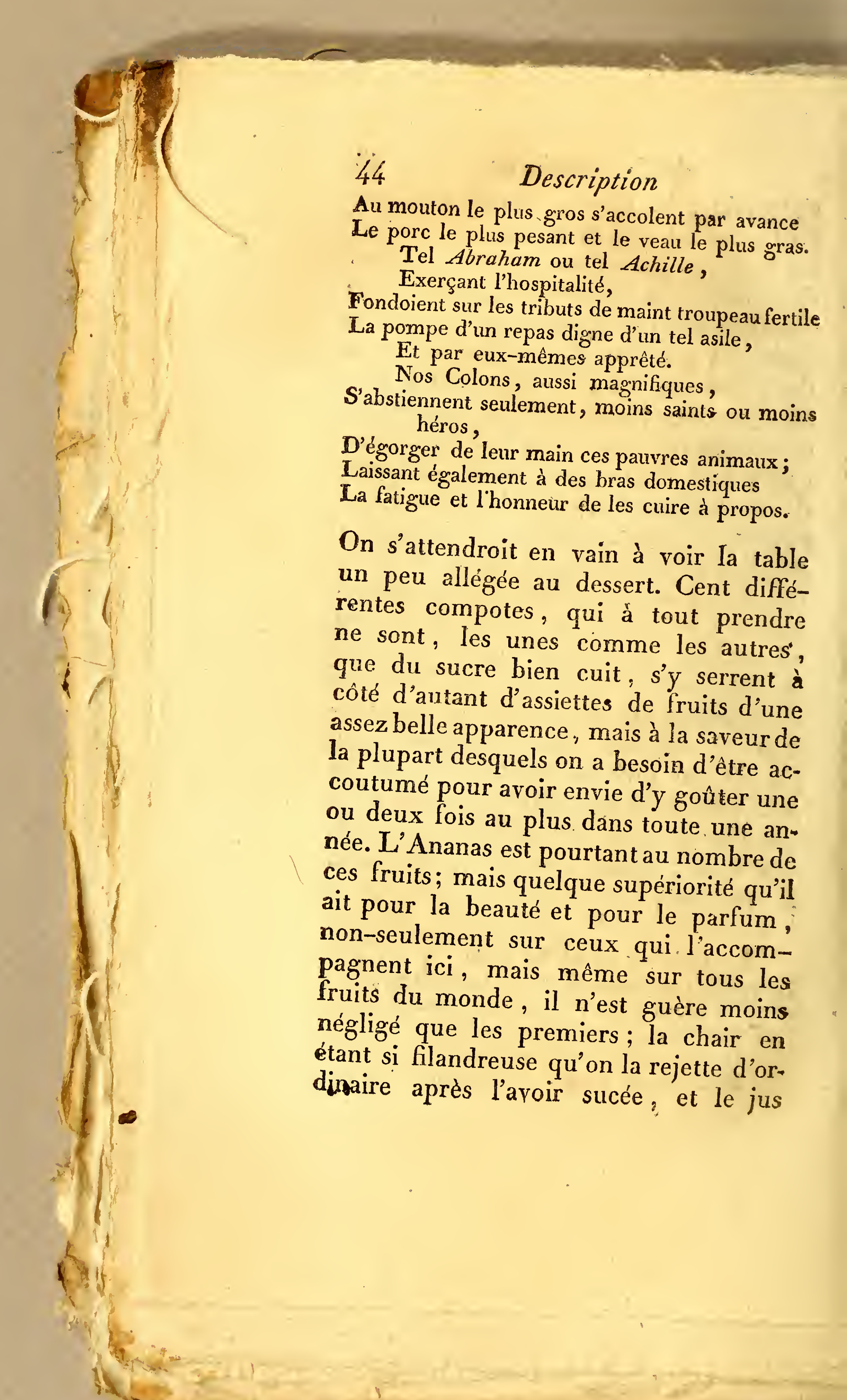
la finesse de leur linge de corps. Les hommes y sont toujours en veste de toile, ne mettant d'habit qu'au moment d'entrer dans les maisons où ils vont en visite de cérémonie, et pour le temps seulement qu'ils mettent à saluer les personnes qu'ils vont voir ; car le premier compliment qu'on reçoit dans ces sortes de visites, est une prière de se mettre à son aise ; invitation que s'empresse de faire le Gouverneur de la Colonie, comme le moindre Habitant, à laquelle personne ne se refuse, et qui, avec la permission de quitter son habit, renferme aussi pour les hommes qui portent perruque, la liberté de s'en débarrasser, ce que l'on fait en mettant en place un bonnet de toile ou de batiste.

Ainsi la vanité d'une riche Habitante,
    Ou d'un opulent Sucrier,
Loin d'étaler aux yeux un luxe financier,
    Comme vous voyez, se contente
Du leste accoutrement d'un galant cuisinier,
Ou des atours dont use, habile en son métier,
    Une blanchisseuse élégante.

La vie qu'on mène dans les Habitations ne sauroit être plus uniforme. L'ardeur du soleil, le danger qu'il y auroit à essuyer un orage ou à s'exposer

au serein, le défaut d'emplacement, tout cela fait que la chasse, la pêche, les longues promenades, les comédies de société, en un mot la plupart des divertissemens auxquels vous vous livrez dans vos maisons de campagne, sont des plaisirs pour ainsi dire inconnus aux Habitans à St-Domingue. Ils y suppléent du mieux qu'ils peuvent par les festins qu'ils font à l'occasion d'un mariage, de la naissance ou du baptême d'un enfant, ou du retour dans la Colonie de ceux qu'ils ont fait élever en France. Ces grands repas, presque toujours suivis d'un bal, car on danse beaucoup ici malgré la chaleur, sont une sorte de fête continuelle, chaque Habitant en donnant ou en rendant de semblables, à chacune de ces occasions que j'ai dit qui y donnoient lieu. Un autre sera plus hardi que moi, peut-être, à qualifier le goût qui préside à l'apprêt des mets : quant à celui qui en règle la quantité,

La table même où fut jetée
La pomme qui causa de si sanglans débats,
Ne ploya point sous plus de plats
Que dans cette terre écartée
On en prodigue en ces repas.
Pour fournir à cette abondance



Au mouton le plus gros s'accolent par avance
Le porc le plus pesant et le veau le plus gras.
Tel *Abraham* ou tel *Achille*,
Exerçant l'hospitalité,
Fondoient sur les tributs de maint troupeau fertile
La pompe d'un repas digne d'un tel asile,
Et par eux-mêmes apprêté.
Nos Colons, aussi magnifiques,
S'abstiennent seulement, moins saints ou moins
héros,
D'égorger de leur main ces pauvres animaux;
Laissant également à des bras domestiques
La fatigue et l'honneur de les cuire à propos.

On s'attendroit en vain à voir la table un peu allégée au dessert. Cent différentes compotes, qui à tout prendre ne sont, les unes comme les autres, que du sucre bien cuit, s'y serrent à côté d'autant d'assiettes de fruits d'une assez belle apparence, mais à la saveur de la plupart desquels on a besoin d'être accoutumé pour avoir envie d'y goûter une ou deux fois au plus dans toute une année. L'Ananas est pourtant au nombre de ces fruits; mais quelque supériorité qu'il ait pour la beauté et pour le parfum, non-seulement sur ceux qui l'accompagnent ici, mais même sur tous les fruits du monde, il n'est guère moins négligé que les premiers; la chair en étant si filandreuse qu'on la rejette d'ordinaire après l'avoir sucée, et le jus

si acide, que, quoique moins aigre au goût que celui du citron, l'usage trop fréquent de l'un seroit peu-être encore plus nuisible à l'estomac que celui de l'autre.

On joue peu dans les Habitations, si ce n'est à des jeux de hasard, et entre hommes seulement.

Les femmes, dont il me reste à vous parler, préfèrent au plaisir de jouer ou de travailler, celui de demeurer à ne rien faire.

Leur figure n'a rien de particulier. On en voit de fort belles, de moins bien et de très-laides; brunes et blondes comme chez vous. Il y en a même qui ont la peau de la plus grande blancheur; ce qui peut paroître étonnant sous un Ciel aussi brûlant. Mais si la chaleur de l'air ne suffit point à les noircir, elle a pourtant la puissance de leur décolorer entièrement le teint. Nos Dames se mettent peu en peine de cacher ce défaut, et ce n'est guère qu'aux jours de fêtes et de grande parure qu'elles suppléent par un rouge artificiel à celui que le climat leur refuse.

Que vous dirai-je de leurs manières et de leur caractère? J'aurois désiré pouvoir me dispenser de vous en entre-

tenir ; mais c'est principalement de ce côté que vous avez voulu les connoître : il faut donc essayer de vous les peindre.

Une assez sotte gravité
Chez elles tient lieu de décence.
Elles prennent pour dignité
Le ton hautain de l'opulence ;
Pour réserve un froid affecté,
L'amour de soi pour la bonté,
La nonchalance pour des grâces,
L'air de mépris pour la fierté,
L'emportement pour la gaieté,
Et pour des mines des grimaces.
De ces erreurs de leur esprit
On leur passeroit la sottise,
Si leur cœur étoit mieux instruit ;
Mais, d'une pareille méprise,
Coquettes sans rafinement,
Jalouses sans attachement,
Voluptueuses sans tendresse,
Elles n'ont rien du sentiment
Qui seul excuse une foiblesse ;
Et tels sont leurs bisarres cœurs,
Qu'on obtient plutôt leurs faveurs
Que l'aveu du feu qui les blesse.

Ajoutez à cela peu de goût pour les talens, aucun pour la lecture ; beaucoup, en revanche, pour tous les plaisirs bruyans, au milieu desquels cependant elles conservent l'air le plus indolent : voilà quelles sont nos femmes.

Je ne vous parle pas de ces Créo-

les que leur peu de fortune retient dans les petites Habitations qu'elles ont dans les Mornes, c'est-à-dire, sur les Montagnes peu élevées de l'île. Celles-ci, ridicules aux yeux mêmes de leurs concitoyens, ont été élevées avec si peu de soin, et sont si ignorantes, que les traits que je pourrois citer de leurs manières et de leurs discours, vous paroîtroient avoir été faits à plaisir.

Vous me demanderez, sans doute, si, dans la classe aisée, les Habitantes ressemblent toutes au portrait que je viens d'en faire ? Non, certainement; à cela comme à tout il y a des exceptions, et nous avons ici des femmes qui n'ont fourni aucun trait à mon tableau.

J'en connois de qui la sagesse,
La sensibilité; le maintien et le ton,
Même en d'autres climats pourroient faire leçon
De conduite et de politesse.
Sans doute qu'à leurs pas on m'eût vu m'attacher,
Si mon cœur poursuivant une image si belle,
Sans aller au loin la chercher,
N'en eût d'abord en vous reconnu le modèle.

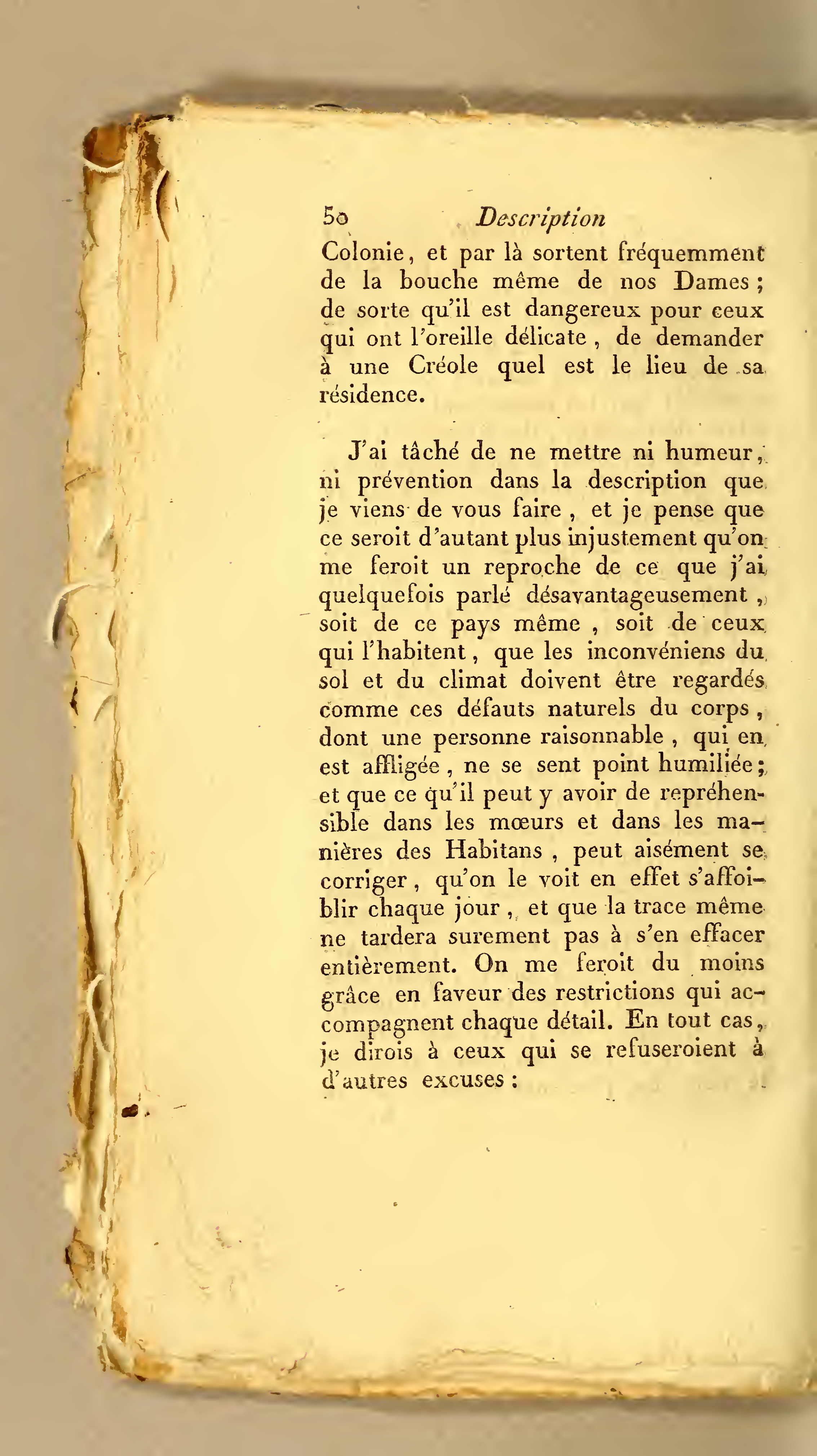
Je crois même que si l'on peut reprocher au plus grand nombre les défauts qui m'ont paru les déparer, on ne doit l'attribuer qu'au peu de soin qu'on a pris de leur

éducation ; car celles qu'on n'a pas ainsi négligées ont acquis, soit dans le pays même, soit pendant le séjour qu'elles ont fait en France, tout ce qui distingue vos plus aimables Françoises.

Voilà, à peu près, Mademoiselle, ce qu'il y a de plus particulier à ce pays, en laissant de côté tout ce qui est relatif, esclavage à part, à ces créatures à peau noire, ou plus ou moins basanées, qu'on méprise ici aussi long-temps qu'elles offrent aux yeux, ou qu'il reste dans la mémoire quelque trace de leur origine, et avec lesquelles on ne pourroit faire alliance sans se couvrir d'opprobre. Me taisant donc sur le libertinage qui, à raison même, peut-être de l'avilissement où on les tient, règne parmi les femmes de cette espèce ; libertinage qui ne les diffame point, et dont au contraire elles tirent vanité ; et sans parler non plus du fatal penchant qui porte les hommes blancs de ce pays à préférer leur commerce, dangereux de plus d'une façon, il me suffit de vous avoir fait connoître les principales productions d'une terre si étrangère à celle que vous habitez, et de vous avoir donné une idée de la manière dont elle est peuplée et des habitudes

habitudes de ceux dont le genre de vie avoit excité votre curiosité.

Peut-être, et je le crois, les Habitans ne tarderont pas à se défaire de quelques coutumes bisarres ou déraisonnables qui les distinguent encore, à leur désavantage, des François d'Europe. Par exemple, il est d'usage parmi eux qu'une Négresse couche dans la chambre même où le mari et la femme reposent ensemble pendant la nuit. Leurs enfans ne sont baptisés qu'à l'âge de cinq à six ans, c'est-à-dire, beaucoup trop tard ou beaucoup trop tôt. Ils se servent, dans leurs voyages, de chaises qu'ils nomment *à une place et demie*, parce qu'effectivement ces voitures sont trop larges pour une personne seule, et trop étroites pour deux. S'ils ont des relais, ils les font courir avec eux. Ils achèveront aussi, vraisemblablement, d'épurer leur langage, beaucoup trop semblable encore à celui des hommes de mer, comme dans ces mots : *larguer*, pour lâcher ; *amarrer*, pour attacher ; *être à la dérive*, pour être bien malade, et une infinité d'autres, dont quelques-uns, regardés ailleurs comme peu honnêtes, sont pourtant le nom de plusieurs quartiers de la



Colonie, et par là sortent fréquemment de la bouche même de nos Dames; de sorte qu'il est dangereux pour ceux qui ont l'oreille délicate, de demander à une Créole quel est le lieu de sa résidence.

J'ai tâché de ne mettre ni humeur, ni prévention dans la description que je viens de vous faire, et je pense que ce seroit d'autant plus injustement qu'on me feroit un reproche de ce que j'ai quelquefois parlé désavantageusement, soit de ce pays même, soit de ceux qui l'habitent, que les inconvéniens du sol et du climat doivent être regardés comme ces défauts naturels du corps, dont une personne raisonnable, qui en est affligée, ne se sent point humiliée; et que ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans les mœurs et dans les manières des Habitans, peut aisément se corriger, qu'on le voit en effet s'affoiblir chaque jour, et que la trace même ne tardera surement pas à s'en effacer entièrement. On me feroit du moins grâce en faveur des restrictions qui accompagnent chaque détail. En tout cas, je dirois à ceux qui se refuseroient à d'autres excuses:

Loin de ce qui nous intéresse,
Quand on a perdu la santé,
Tout déplaît, tout choque, tout blesse;
Et le cœur, ainsi tourmenté,
Qui croit ne faire, en sa détresse,
Que se plaindre avec liberté,
Blâme souvent avec rudesse
Ce que, peut-être, en sa tristesse
Il juge avec sévérité.

Oui : peut-être n'ai-je écouté, pour vous parler de St-Domingue, que le chagrin que j'ai de vivre si loin de vous. Quoi qu'il en soit,

Les objets les plus délectables
Y naîtroient en vain sous mes pas :
Le moyen de trouver aimables
Des lieux que vous n'habitez pas.

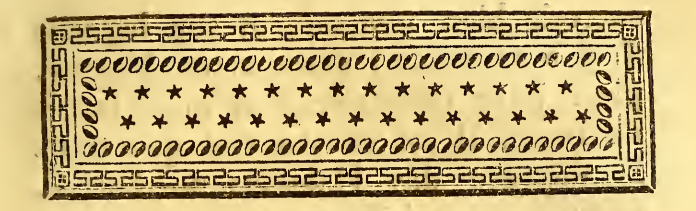
FIN.

MATIÈRE 8. DESCRIPTIONS ET RELATIONS DIVERSES.

OBJET 3.

DE L'EMPLOI

QUE LES HABITANS DE ST-DOMINGUE FONT DE LEURS REVENUS.



DE L'EMPLOI

QUE LES HABITANS DE St-DOMINGUE FONT DE LEURS REVENUS.

ANNÉE 1764.

On ne parle que de la richesse des Habitans de la partie françoise de St-Domingue, et cependant ils n'ont ni luxe dans leur ameublement, ni magnificence dans leurs vêtemens, ni faste dans leur train de vie. Que font-ils donc de leurs revenus? Ils les emploient à payer leurs dettes. Leurs dettes! Eh comment, vivant de cette manière, ont-ils des dettes? C'est ce qu'il est aisé d'éclaircir.

Les Colons sont riches, il est vrai; ceux au moins qui font du sucre. Une

sucrerie bien montée, et sur laquelle il y a seulement deux cents Nègres, passe pour rapporter cent mille francs de rente. Il est encore vrai que toute la dépense des Habitans se borne, quant à ce qui leur est personnel, à l'entretien de leur garde-robe, et à l'achat des grosses provisions de bouche; leurs troupeaux et leur basse-cour fournissant de reste à tout ce qui est encore nécessaire pour la table, et malgré cela presque tous ont des dettes.

Les uns doivent le prix de leur Habitation qu'ils ont achetée toute défrichée, bâtie et garnie de Nègres, à d'autres Habitans qui se sont retirés en France. D'autres sont débiteurs envers les Négocians de ce que ceux-ci leur ont avancé pour en établir une, c'est-à-dire, pour défricher un terrein, le couvrir de bâtimens et le peupler de Nègres. Il en est dont presque tout le revenu passe à acquitter les intérêts de la dot de leurs filles qu'ils ont mariées en France, ou les frais de l'éducation de leurs autres enfans qu'ils y font élever. Quelques-uns acquittent péniblement, dans le cours de huit à dix années, la dépense d'un seul hiver passé à Paris, et qui leur coûte, si ce n'est même

davantage, deux, trois et jusqu'à quatre ou cinq années de leurs revenus ; et à ce propos il est bon de savoir qu'un voyage à Paris est pour les habitans des îles ce que le voyage de la Mecque est pour les Mahométans. Le desir d'aller étaler des richesses, vraies ou prétendues, (car il est de faux riches en Amérique, comme de faux Nobles en France) étant à un Créole ce que la dévotion à *Mahomet* est à un Musulman.

A ces causes particulières il s'en joint fréquemment de générales qui mettent pour plusieurs années de suite, les Colons à l'étroit. Souvent un ouragan ravage leurs plantations. On a vu à St-Domingue des tremblemens de terre détruire des villes entières, et ruiner dans les campagnes les moulins à sucre et tous les autres bâtimens d'exploitation. La petite vérole ou d'autres épidémies leur emportent quelquefois les Nègres par centaines, et suspendent tous les travaux dans les habitations. La guerre avec l'Angleterre, sur-tout lorsqu'elle est malheureuse pour la France, les met également dans la détresse tout le temps qu'elle dure, en forçant les Habitans, soit à emmagasiner leurs denrées jusques à la paix,

soit à les vendre à vil prix pendant la guerre, soit à en payer l'assurance à un taux qui absorbe presque l'entier montant du produit.

Voilà comment il se fait que les Habitans, ces Américains qu'on croit et qui se donnent pour être si opulens, ont presque tous des dettes, et qu'avec des fonds de terre plus précieux que les mines les plus abondantes, ils ne sont, pour la plupart et pour toute leur vie, que des riches mal aisés.

FIN.

Matière 8. Descriptions et Relations diverses.

OBJET 4.

RELATION

D'UN VOYAGE PAR MER

DES CAYES A LÉOGANE.





RELATION

D'UN VOYAGE PAR MER,

DES CAYES A LÉOGANE (1).

A bord du Chebec le Rusé, *samedi* 13 *avril* 1765, *à* 4 *heures du soir.*

JE n'attends pas notre arrivée à Léogane, mon cher Comte, pour vous écrire. Peut-être, en arrivant, les embarras d'un nouvel établissement m'empêcheroient-ils de m'entretenir avec vous aussi longuement que je le desirerois. D'ailleurs j'ai pensé que vous pourriez être bien aise d'apprendre les circonstances de notre voyage.

Je vous dirai donc que notre em-

(1) A M. le Comte *de Sercey*, Habitant de la Plaine des Cayes, Fond de l'île à Vaches, à St-Domingue.

barquement se fit hier de la manière suivante. Les quatre premières Compagnies du Régiment (1), avec leurs Officiers ; Messieurs *Dumouchet* qui commande ; *de Larray*, *de Malaval*, *de Forestier*, *de Rais*, *de Sarcus*, *des Sources* et *Michel*; *Legrand*, quartier-maître ; *Platon*, porte-drapeau ; les deux drapeaux ; et moi que l'emploi de Sous-aide-Major, et l'absence du Major et de l'Aide-Major, constituent Major-général des troupes de l'Escadre : tout cela, dis-je, s'embarqua hier à bord de ce Chebec nommé *le Rusé*, et commandé par M. *de Matty*, Garde-Marine.

Messieurs *de Champlois* et *de Tacherot*, avec environ 70 Soldats, s'embarquèrent sur le Brigantin *le Phénix*, commandé par M.r *de Blangue*.

Enfin, Messieurs *du Rognon* et *Maccarti*, et 60 hommes, faisant le reste du Régiment, montèrent à bord du Bateau *le Frélon*, aux ordres de M.r *d'Arcy*.

Ce matin, à la pointe du jour, nous avons levé l'ancre, et la brise de terre ayant commencé à donner, nous avons

(1) Le Régiment de Forest.

mis à la voile à six heures. A huit, nous étions déjà au-delà de l'île à Vaches.

C'est alors que n'étant plus distrait par le mouvement de l'embarquement et du départ, j'ai vivement senti combien il en coûte de quitter ceux qui nous sont chers. J'ai presque desiré de vous moins aimer, tant mon départ me causoit de regrets.

La brise de mer s'est levée à neuf heures. Elle a été si forte, que nous voici déjà vis-à-vis Tiburon. J'ai eu le mal de mer assez fortement jusques à midi.

Toujours Samedi, à 5 *heures du soir.*

Le vent baisse. Cependant nous espérons encore doubler le Cap-Tiburon avant la nuit.

M.r *de Matty*, qui commande notre bâtiment, paroît être un homme aimable. Il nous a bien logés et nous fait faire bonne chère.

Dimanche 14, *à* 8 *heures du matin.*

Je souffris beaucoup du mal de mer

hier après avoir écrit. Nous doublâmes Tiburon avant la nuit. Les courans nous poussèrent au large. Je vous quitte pour venir souhaiter le bon jour à M.me *de Sercey*.

En vérité, Madame, vous me plaindriez si vous voyez l'état où je suis. Me voici sur ce bâtiment comme une femme grosse, dégoûté de tout ce que je mange, et vomissant tout ce que je prends. Et pourquoi cela ? pour m'éloigner de vous, pour quitter des lieux où j'aurois voulu passer ma vie. Ah ! croyez qu'il n'étoit pas besoin de ce que je souffre pour me les faire regretter. Assurez, je vous prie, M.r et M.me *Solon* (1) de ma reconnoissance pour leurs bontés. Vous souvient-il de m'avoir promis une place dans votre souvenir ?

Toujours Dimanche, à 9 heures du matin.

Nous venons de travailler comme des forçats à prendre un Requin ; mais ç'a été en vain. Nous l'avons harponné trois fois ; trois fois il s'est dégagé par le trop de hâte des gens de l'équipage qui, au lieu

---

(1) Père et mère de M.me *de Sercey*.

de laisser filer la corde jusqu'à ce qu'il eût perdu tout son sang, s'obstinoient à vouloir le hisser à bord, encore plein de vie et de force. Nous l'avons enfin perdu de vue.

Lundi 15, *à* 8 *heures du matin.*

Nous fîmes peu de chemin hier, naviguant toujours au plus près et par un vent foible. Voilà cependant le Cap Dame-Marie doublé : aujourd'hui le vent est fort. Nous comptons doubler avant midi la Pointe aux Seringues.

Nous ne voyons plus le brigantin de M.r *de Blangue*, à bord duquel est l'ami *Champlois*,

Si triste, quoique sans chagrin;
Si pensif, quoique sans idée;
Et pourtant, ayant l'air si fin,
Et la mine si décidée.

Ce Bâtiment a toujours eu de l'avance sur nous. Le bateau de M.r *d'Arcy* s'aperçoit à peine sur nos derrières.

Je souhaite le bon jour chez vous à tout le monde. Allez-vous dîner aujourd'hui chez votre voisine aux gros jurons ? Jarni-Dieu, quelle femme !

Nous sommes mal sur ce Bateau ;
Mais j'aimerois mieux, sur mon ame,
Passer dix ans ainsi sur l'eau,
Que dix jours près de cette Dame.

Mardi 16, *à* 7 *heures du matin.*

Je ne pus rien vous dire hier au soir. Le vent avoit si fort augmenté dès midi, qu'il ne fut plus possible d'écrire de tout le reste du jour. La nuit n'a pas été plus calme. Plusieurs de nous n'étoient pas sans inquiétude. Mais je crois en vérité que notre Capitaine des Grenadiers a eu une véritable peur. Quand le Bâtiment penchoit d'un côté, il se jetoit vîte de l'autre, comme pour contrebalancer le poids des vagues qui nous prenoient en flanc. Il m'a rappelé ce Messire *Olivier de Termes*, que *Joinville* qualifie de *plus vaillant et hardi Chevalier que je connus onques* (dit-il) *en la terre sainte; mais* (ajoute *Joinville*) *il n'osa demeurer en la nef, et se fit descendre en l'île de Chyppre.* Le Roi *Saint-Louis* qui s'en revenoit en France sur le même Vaisseau, ne voulut pourtant point en sortir, et y acheva le trajet avec la Reine sa femme et trois de ses enfans, quelque

endommagé que fût ce Navire. Vous pouvez me croire quand je vous assure que je n'ai pas eu la moindre frayeur, ne voyant, dans cette prétendue tempête, qu'une brise renforcée.

Bon jour. Je vous quitte, car je n'écris pas encore fort à mon aise. Je reviendrai à midi causer un peu avec M.[me] *de Sercey.*

Toujours Mardi, à 11 *heures du matin.*

Le vent qui avoit un peu baissé à la pointe du jour, a si fort augmenté vers les sept heures, que, malgré la hardiesse dont je me vantois ce matin, je n'ai pas été fâché du parti qu'on a pris de mouiller. C'est ce que nous venons de faire, entre la grande et la petite Caymite ; et c'est aussi de là que je vais adresser la parole à M.[me] *de Sercey.*

Me le permettez-vous, Madame ? Puis-je, sans trop présumer, espérer que vous vous souvenez encore un peu de quelqu'un que vous ne pourriez entièrement oublier sans ingratitude; puisque, ni les incommodités que nous éprouvons, ni le danger qu'on dit que nous venons de courir, n'ont pu vous

faire sortir un moment de mon esprit. Je ne doute pas même que votre image ne me suive à la chasse où nous devons aller dès que nous aurons dîné. Je ne vous en demande pas tant, et suis loin de prétendre que la mienne vous soit aussi présente ; dites seulement quelquefois, ce pauvre *d'A.........*! combien nous avons ri ensemble, et de quel cœur !

Toujours Mardi, à 7 heures du soir.

Notre équipage ayant été faire de l'eau après dîner, à la grande Caymite, nous y sommes aussi descendus, six de mes Camarades et moi ; tous sept armés d'un bon fusil, et nous promettant de faire de grands abatis de Ramiers et de Perroquets. Mais nous avons trouvé d'abord des bois inaccessibles, et au lieu de faire la guerre à des oiseaux, nous avons eu à nous défendre contre des milliers de Moustiques, de Maringouins et de toutes les autres espèces possibles de Bigailles (1)

(1) C'est ainsi qu'on nomme en Amérique tout ce qui est compris en France sous le nom de *Cousins*.

qui nous piquoient jusqu'au sang, pouvant de là facilement, comme dit *La Fontaine :*

« . . . . apprendre
« Que tel est pris qui croyoit prendre ».

Ce que nous avons eu de mieux à faire, pour nous empêcher d'être entièrement dévorés, a été de nous plonger jusqu'au cou dans la mer, et de rester ainsi jusqu'à ce que, notre eau étant faite, nous soyons rentrés dans la chaloupe, pour regagner notre bord où nous venons d'arriver.

La grande Caymite a environ deux lieues de long. Sa figure est très-irrégulière. Ses côtes au nord et à l'ouest sont bordées de rochers à pic. Les deux autres côtes, m'a-t-on dit, et partie même des deux premières, sont plates et d'un bon fond de sable. Mais on ne sauroit y aborder sans de grandes précautions, à cause des Vigies ou bas-fonds qui entourent l'île. Les Caymites sont remplies d'oiseaux de toute espèce. Il n'y a d'autre eau que de l'eau de pluie, qui se conserve bonne à boire et naturellement, dans des creux sur des rochers.

Mercredi 17, *à midi.*

Nous sommes encore à l'ancre. La nuit a été tranquille. Nous vîmes en pleine mer, hier au soir, deux feux que nous crûmes être les faneaux du Brigantin et du Bateau. M.[r] *de Matty* a envoyé ce matin à la pêche ; elle a été si abondante, que les Matelots et les Soldats ont eu chacun, pour leur part, plusieurs livres de poisson. Le vent, quoique moins fort, est toujours contraire. Nous doutons de pouvoir remettre à la voile de tout le jour.

Jeudi 18, *à* 8 *heures du matin.*

Jamais tant de contre-temps dans un voyage que nous croyons devoir être si court.

Nous avions passé hier fort agréablement notre après-dînée, et nous l'avions terminée par aller voir donner un coup de Seine (1). Le temps étoit beau quand nous revînmes, la mer calme. Enfin nous n'attendions qu'un peu de bon vent pour nous remettre en route,

(1) Pêcher avec le filet nommé *Seine.*

quand, de la chambre où nous étions, nous sentîmes que le Bâtiment rouloit beaucoup. Nous montâmes sur le pont, M.[r] *de Matty* et moi, et nous vîmes un grain fort noir venant droit à nous. Notre crainte fut que le vent ne devînt nord, ce qui nous auroit fait filer sur notre ancre et forcés enfin à entrer dans la baie que forment la grande et la petite Caymite avec la grand'terre, non sans danger, au travers des rochers qui bordent ces îles. Heureusement nous en avons été quittes pour être fort incommodés du roulis, et par voir nos Soldats mouillés jusqu'aux os. Le vent qui est tombé ce matin ne souffle pas plus favorablement pour nous, et je ne sais quand je pourrai enfin dater de Léogane.

Toujours Jeudi, à 7 heures du soir.

Nous voilà en route depuis ce matin. Je vous souhaite autant d'appétit que j'en ai en ce moment. Je vais me mettre à table. Bon soir.

Vendredi 19, à une heure après-midi.

Nous voici au-delà du Tapion. Mais

le vent est si foible, que je doute que nous puissions arriver ce soir à Léogane, quoique nous nous aidions de nos Avirons.

Si je n'ai plus de sujet de vous écrire d'ici, je le ferai dès en arrivant à Léogane, et si j'y trouve quelque nouvelle, je la joindrai à ce journal, pour vous envoyer le tout par le premier courrier.

Puisse mon exactitude vous engager à satisfaire l'impatience que j'ai de recevoir de vos nouvelles.

Toujours Vendredi, à 5 heures du soir.

Dans la rade de Léogane.

Le vent ayant augmenté à deux heures, nous avons retiré nos Avirons, forcé de voiles, et nous voici enfin à la rade de Léogane. Mais il étoit écrit que nous n'arriverions pas sans dommage.

Au moment de mouiller, il a fondu sur nous un grain des plus forts. Nous avons pourtant jeté l'ancre; mais le vent qui étoit violent, nous a fait chasser dessus, et a fait aborder l'arrière de notre Chebec contre un gros Navire mar-

chand, nommé *le Comte d'Estaing*, qui étoit en rade, et qui, n'ayant plus de Cable, n'a pu en filer pour nous donner passage, comme nous le lui demandions avec le porte-voix. Ce choc, qui pouvoit nous briser, n'a causé que peu de dégât. Nous en rions actuellement, et pourtant le haut de la chambre, appelée *Carrosse* par nos Marins, a été emporté et le fracas tel, qu'un de nos Sergens nommé *S*........, qui se trouvoit sur le toit de ce Carrosse, effrayé du bruit et de la ruine des planches qui se brisoient, n'a fait qu'un saut du Chebec sur le Navire marchand. Le Quartier-Maître du Régiment et moi avons aussitôt mis l'épée à la main pour empêcher d'autres Soldats d'en faire autant, comme nous en voyons plusieurs s'y disposer, au grand danger de tomber dans la mer. Le Sergent sera cassé demain. La pluie n'a pas tardé à venir, et elle tombe sur nous à seaux en ce moment. Vous vous en apercevrez à mon papier, quoique je sois un peu à couvert ici dans un petit coin. Nos femmes de Soldats, encore effrayées et toutes mouillées, jettent des cris à faire peur et en même temps à faire rire.



Samedi 20, *à* 8 *heures du matin.*

A Léogane.

La pluie ayant cessé un instant hier au soir, je m'embarquai dans la Chaloupe pour venir ici annoncer notre arrivée et préparer le logement de la Troupe. Mais, à peine à terre, la pluie recommença plus forte qu'auparavant, ce qui pourtant ne m'arrêta pas. J'arrivai, tout percé, au bout d'une heure. Heureusement le Brigantin et le Bateau étoient arrivés avant nous. Je trouvai *Champlois*, *du Rognon* et nos deux autres Camarades tout établis à Léogane. Ils me prêtèrent du linge, me firent bien souper et me voilà remis.

Il n'y ici aucune nouvelle.

Nos Soldats viennent d'arriver ; je vais les faire loger.

Adieu, mon cher Comte. Respects et Complimens chez vous, et un baiser à votre aimable et très-beau petit Garçon.

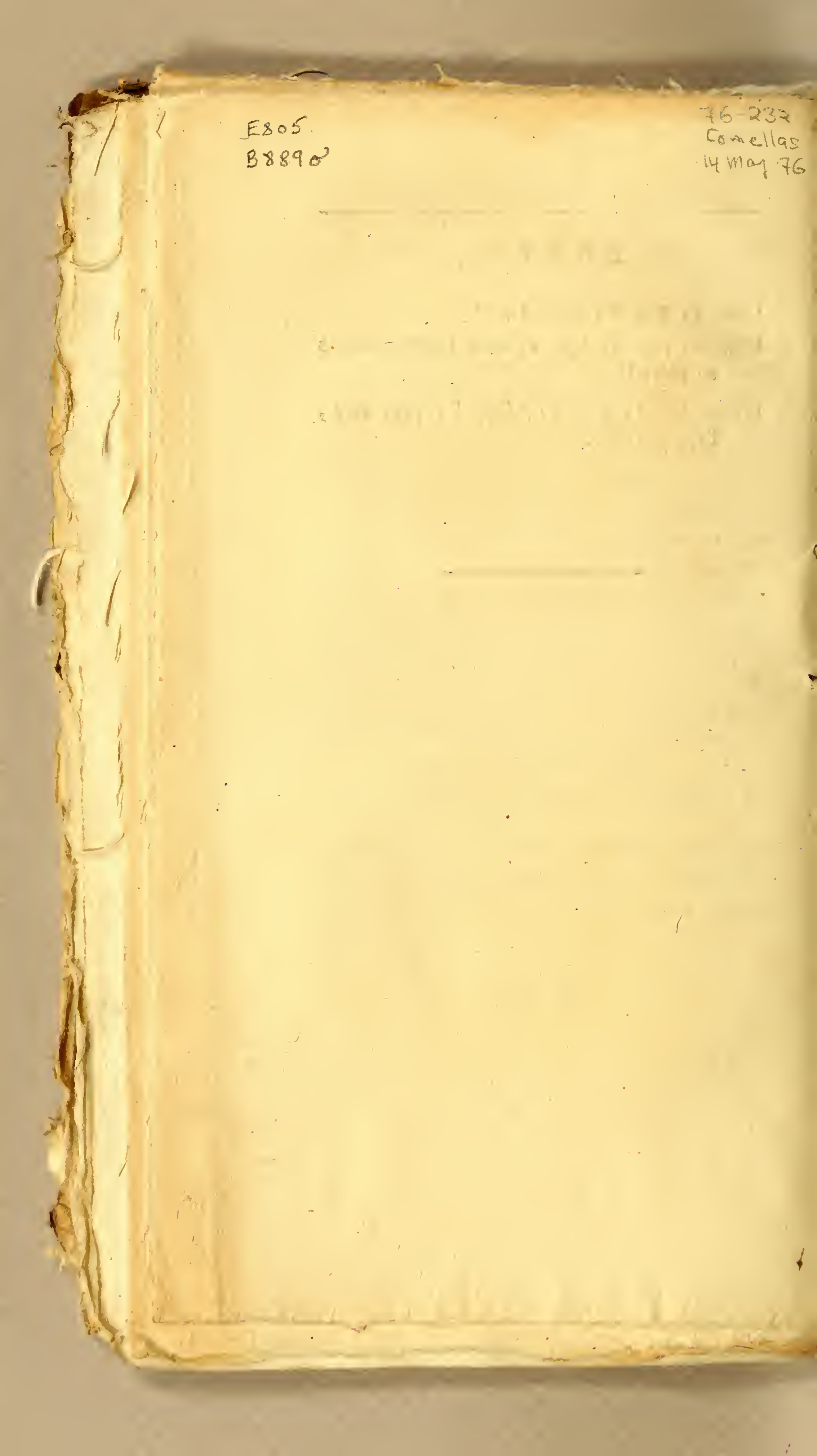
FIN.

ERRATA.

Objet 1, pag. 1, lign. 1, et

Objet 2, pag. 3, lign. 1, *lisez* DESCRIPTIONS au pluriel.

Même Objet, pag. 31, lign. 5, *peut être*, lisez *pût être*.


E805
B889o
76-232
Comellas
14 May 76

